

Deux panneaux vous interpellent

La grange servait naturellement autrefois à y entasser le foin. Aucune photo de cette époque. Simplement que l'action de la mise en place du fourrage, se déroulait de la même manière qu'à l'écurie ci-dessous, située à une cinquantaine de mètres de celle servant aujourd'hui de musée.



Grange de Ceco, premier du nom (Francesco).



L'apparent plateau vu à distance de la région Gaiazzo (à gauche) et Cavaglia (à droite). En réalité toute la zone est pentue, presque à l'extrême avec les champs sous-jacent à Gaiazzo¹.



Le panneau central à gauche, est détaillé ci-dessous. Pour les outils du fond, ils ont pratiquement tous été décrits dans le chapitre premier. Sous le panneau, deux coffres remplis d'habits anciens.

¹ Photo tirée de Ferrari Editrice, Cavaglia da scoprire, foto Titto Terzi, 1994.



Ce qui était autrefois un monde de terrasses. La plupart ont disparu, reprises par la forêt.



La femme en noir devant la grande maison des Pelach (les Pelés). Sur la gauche, la maison des Musitei. A droite la citerne.



Les foins à l'ancienne à Cadelfoglia. Y a le nombre. Brembilla, p. 62.



Dame de Cavaglia. On admirera l'habillement. Cavaglia, p. 30.



Les foins à Cavaglia. Cavaglia p. 30.



Le travail de la terre à Catremerio. Catremerio, 1992, p. 36



Une belle famille à Gaiazzo, à la rigueur à Cavaglia. Cavaglia, 1994, p. 26.



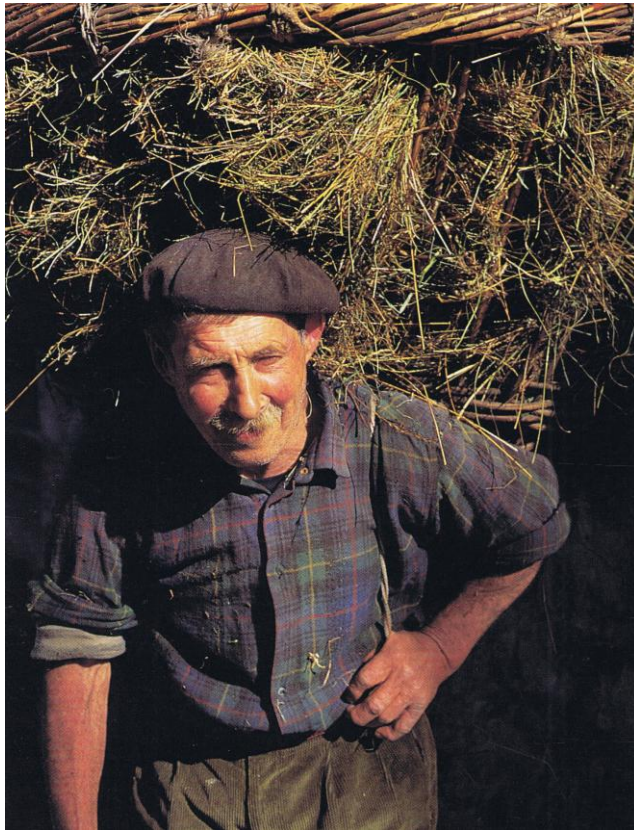
La Emma de Gaiazio, vers 1980.



Toujours elle, livre sur Brembilla (Cavaglia, 1994, p. 63).



Le muletier encore en activité en 1978.



On en reste encore au traditionnel vers 1990. Brembilla, 1997, p. 62.



Idem pour le charriage de l'eau sur les hauteurs du Valbrembilla. Amare, 1996, p. 67.



Le fabricant d'échelles et de gabie dans un petit village des hauts de Brembilla².

² Brembilla, viaggio nelle 141 contrade, Ferrari Editrice, Alessandro e Cristian Pellegrini – foto tito Terzi, p. 60



Ceco vers 2010, en grand sur le panneau.



Ceco dans les profondeurs de son écurie sous-jacente à la grange-musée.



Il pleut sur Gaiazzo.

Les bûcherons



Panneau des bûcherons bergamasques. Presque tout le matériel qu'ils servaient est là, y compris les sacs de jute dont ils se ceignaient la taille à l'époque de la sève montante, quand celle-ci, sous la hache ou la tronçonneuse, piclait comme de l'eau.

Ils sont allés en Suisse travailler dans les forêts comme bûcherons. Ils ont connu le Risoud, ils ont connu les cabanes. Ils ont exercé un rude métier qui néanmoins a pu leur faire gagner leur vie, durement certes, correctement par contre, surtout quand le boulot était à la tâche et qu'ils travaillaient encore le samedi jusqu'à point d'heure. Il y avait par ainsi de vraies équipes de bûcherons bergamasques qui œuvraient sur tout le territoire de la Vallée. Ils étaient connus pour leur rapidité, pour leur fiabilité, et la bienfaisance de leur travail. D'aucuns s'établiront un jour là-bas. Quelques-uns sont rentrés dans leur Bergamasque natale, ayant encore au cœur, une parcelle de ces immenses forêts qu'ils avaient côtoyées si longtemps.

Il faut toutefois reconnaître que ce temps des Bergamasques dans les forêts du Risoud est révolu. Les Suisses ont repris la main, et d'autre part de manière quasi unanime les travaux d'abattage se font avec les processeurs, ceux-là même qui vous abattent et ébranchent un arbre en deux minutes, et même moins.



Le passe-partout à gauche et le plumet. Le fer du tourne-plot dans le haut. L'indispensable bouteille de bière d'Orbe où l'on met le vin pour le repas de midi, du rouge solide, en principe du Côte-du-Rhône. La ceinture avec le crochet et la serpe. Les haches. La mesure de un mètre est quelque part. Manque le tourne-plot avec manche qui n'attend que le voyage à faire en Italie et sa mise en place sur le tableau. Voyons-voir pour mieux détailler tout ce matériel dont l'essentiel vient donc de la Suisse, de la Vallée de Joux en particulier.



Autre vue du panneau bûcherons – forêts. L’une des photos montre Umberto à la tronçonneuse. Une autre les deux frères Umberto et Giuseppe à la pause de neuf heures. Une troisième toute la famille Valceschini au Poteau, avec leur mère Maria. La dernière illustre la famille Locatelli, avec à la casquette, Serafino dit Fino, qui restera longtemps le dernier rescapé de la famille, décédé il y a deux ans.



La célèbre bière d'Orbe, depuis longtemps rachetée par Cardinal de Fribourg, cette dernière bière brassée en son lieu d'origine jusqu'en 2011.

Patrimoine Vallée de Joux

Homage à la communauté bergamasque I

A la Combe du « Mouchillon »

Alberto Cima, cinéaste italien, réalisait en 2005 le film: *Una vita altrove* ¹.

Une œuvre qui retrace la construction d'une charbonnière quelque part dans les forêts de la région des Amburnex. C'est un document si exceptionnel, que chacun ou chacune qui s'intéresse à de belles tranches d'humanité, devrait posséder.

En le regardant aujourd'hui, on peut se poser la question suivante:

- Combien reste-t-il de Bergamasques qui ont participé à ce documentaire?

La réponse est claire, immédiate, sans appel, un seul. Oui, tous les autres ont disparu, de ces vaillants compagnons, bûcherons de métier pour nombre d'entre eux, un peu charbonniers sur les bords par tradition ancestrale. Dont la plupart étaient venus de ce nord de l'Italie, de ces raides montagnes où le travail n'était plus suffisant pour nourrir son homme. Quand l'on découvre les photos de cette vaste région prises au début du XX^e siècle, on reste confondu devant l'étendue du désastre et l'on comprend mieux pourquoi ces bûcherons ou charbonniers étaient partis pratiquer leur métier sous des cieux plus favorables. Les forêts n'y existaient carrément plus, résultat de lois laxistes qui n'avaient pas permis de mettre à ban quelques parcelles un peu conséquantes de ce qui avait été autrefois un vaste massif forestier.

Ces Bergamasques avaient débarqué en Suisse à la suite de leurs parents ou d'un oncle. Ils allaient apprendre la langue de leur pays d'adoption, mais ils la parleraient toujours avec cet accent si particulier qui les caractérise. C'étaient des hommes travailleurs, insensibles aux conditions atmosphériques par nécessité, visages taillés à la hache, mentalités un peu râpeuses et sans fioritures, avec une pointe d'humour héritée de leurs ancêtres dont la vie avait souvent été encore plus pénible que la leur.

Nous étions donc en 2005. L'un d'entre ces hommes, filmé dans la lumière tamisée de la chambre du chalet de la Petite Chaux, dans la Combe des Begnines, arrivé en bout de sa carrière professionnelle, ou même l'ayant dépassé de quelques années, s'exprimait de cette manière:

- Je suis arrivé en Suisse en 1952 pour venir y faire des stères. La visite sanitaire à Brigue était la chose la plus horrible qui soit. Quelle vie c'était pour les bûcherons.

Il regarde le lit, plutôt un grabat, néanmoins inondé de la lumière qui joue avec la paille:

- Voilà, c'était là notre lit, un joli matelas de paille.

Il regarde une inscription sur les planches:

- Busi Giovanni, 15/9/1952. C'est la même année que j'étais là. On était 2 équipes. Je venais au chalet faire le souper le soir. Et puis on allait au lit pour se reposer pour le lendemain. Le matin, quand on entendait la pluie sur les toiles, on était content, on se disait qu'on pourrait se reposer un peu. Pota, pota.

Il y a cinquante ans maintenant que c'est passé. Là on est toujours étranger, là-bas on est presque des Suisses. Mes enfants sont nés ici. Ils ont fait l'école ici. Ils ont leur travail, pas question de retourner en Italie. En Italie, les vieux sont morts, les jeunes, on les

connaît peu ou pas du tout.

Mais moi je ne pense pas à la mort, pas du tout. Manquerait plus que ça, de penser à la mort! ²

Depuis lors, lui comme les autres, ils ont disparu. L'un après l'autre, signe que leur épopée ne serait bientôt plus qu'un souvenir. Et cela malgré quelques rescapées de la génération concernée, car on le sait, en général les femmes s'accrochent mieux que les hommes, qui tiennent encore bon la rampe pour témoigner de cette vie à l'ancienne. Mais cette dernière résistance n'est pas suffisante pour que cette disparition collective ne nous saisisse pas à la gorge. Et c'est en cette année 2020, alors qu'une véritable hécatombe a réduit la colonie bergamasque de manière drastique, que l'on se rend mieux compte de la situation. Des disparitions sans doute naturelles, et pourtant ô combien douloureuses. Elles scellent une tranche de notre histoire. Où une population travailleuse et courageuse venait en renfort dans ces professions de notre région quelque peu délaissées par les natifs.

En témoignage ému d'une telle épopée qui se finit, nous avons à vous présenter aujourd'hui un document exceptionnel. Il est comme le point culminant de cette vague d'immigration. Nous sommes dans les années cinquante. Nos Bergamasques, la plupart sans doute encore célibataires, filles et garçons, se sont retrouvés à la Combe du « Mouchillon », empruntant ici un peu de leur façon de parler. C'est un dimanche après-midi. Tranquilles, décontractés, heureux, ils ont troqué leurs habits de travail contre d'autres qui ne sont pas forcément les plus seyants qu'ils ont, eux qui aiment pourtant dans les belles occasions à revêtir le costard et la cravate, et le dimanche en est une où ils sont allés à la messe le matin ³. Les jeunes filles, elles, ont mis leurs jolies jupes, avec un chemisier blanc par-dessus lequel elles ont passé un pull de laine. C'est qu'il ne fait pas toujours très chaud, à la Combe du Mouchillon! Y a des courants qui viennent d'en haut. Et ces demoiselles sont élégantes et souriantes. On comprend qu'on puisse les marier!

Et pour les hommes, tous ils ont oublié le travail de la forêt ou de quelque chantier, en cours. Et les filles ne pensent plus à l'« ouzine » où elles font des prodiges derrière leurs machines en produisant des milliers de pièces qui feront les montres de ce temps-là. Elles vont à la Galay, à Parechoc ou encore à la Lémania ou à la Le Coultré. Elles sont parfois plus habiles que nos Suissesses, d'où quelque jalousie, et parfois même des paroles assez peu convenables. C'est la grande époque de ces arrivages. Les patrons n'ont jamais assez de main-d'œuvre pour répondre à une demande constante. On construira des immeubles pour loger tout ce monde. C'est donc là où ils habiteront. A moins que ce ne soit dans ces vieilles maisons où les appartements sont moins chers certes, mais où les conditions sont plus rudimentaires.

On les retrouve donc ici en joyeuse équipe. Les jeunes gens ont peut-être bu un coup, du rouge; le blanc, ils n'apprécient pas. Les filles jamais. Elles sont sérieuses. Que dirait la mama restée en Italie si elle le savait? Pas contente du tout. On ne veut absolu-



Sens de lecture, g. à dr. 1^{er} rang, 2^e rang avec jeune homme en cravate, troisième rang. Il manque naturellement celle qui prend la photo figurant sur une seconde que toutefois nous ne reproduirons pas.

1. Rebucini Angela, Gerosa, 2. Valceschini Giovanni, Gaiazzo, 3. Milesi Serafina, Cavaglia, 4. Valceschini Maria, Cavaglia, 5. Locatelli Luigia, Grumello, 6. Locatelli Elisa, Grumello, 7. Valceschini Luigina, Brembilla, 8. Valceschini Giannino, Cavaglia, 9. Rota Pietro, Camorone, 10. Valceschini Guerino, Cavaglia, 11. Milesi Ceserina, Cavaglia, 12. Giacomina, Cadelfoglia, 13. Locatelli Elisabetta, Grumello, 14. Locatelli Maria, Grumello, 15. Valceschini Umberto, Cavaglia, 16. Valceschini Giovanni, Brembilla, 17. Carminati Antonietta, Cadelfoglia, 18. Valceschini Giovanni, Brembilla, 19. Pesenti Rachele, Camorone, 20. Valceschini Serafino, Brembilla, 21. Valceschini Francesco, Brembilla, 22. Valceschini Battista, Cavaglia.

ment pas qu'elles se dévergondent, nos filles, dit-elle. Et puis aussi tout se sait, dans ce milieu. Il est certes ouvert aujourd'hui au bonheur de la rencontre, mais en réalité un peu fermé, avec des traditions fortes. Pas de relations douteuses ou un peu trop fréquentes. La messe tous les dimanches matin, à la chapelle du Brassus. Et l'après-midi des retrouvailles ici ou là, comme en ce jour à la Combe du Moussillon où ils sont si heureux. Cela se voit encore trois quarts de siècle plus tard.

Et cette photo, en réalité il y en a deux, la seconde pour que celle qui est derrière l'appareil pour la première puisse y apparaître à son tour, elle est formidable. Unique même parmi toutes les photos que l'on a pu découvrir de cette population d'émigrés. Retrouvée des décennies plus tard, il lui manquait pourtant une chose essentielle: les noms des protagonistes, de tous et de toutes, sans oublier personne. Mais qui pouvait encore après si longtemps, mettre un nom sur chacun de ces visages? Une seule, en 2019, l'une des rescapées de cette belle équipe, gardant une mémoire intacte, en était encore capable. Elle le fit avec une précision magnifique, donnant même pour chacune et chacun le lieu d'origine précis. Ce fut pour elle en même temps, avec ce travail de mémoire, comme si elle s'était retrouvée là-bas, septante ans plus tôt, en cette Combe si connue de sa communauté⁴.

Ces noms et la photo que nous vous offrons aujourd'hui, sont un hommage à cette grande «tribu». Ce document témoigne de manière parfaite d'une difficile et pourtant magnifique épopée. Il fera part à ceux ou celles qui sont issus de cette population, de deuxième ou de troisième ou même quatrième génération, que leurs parents ou grands-pa-



Trois sœurs se sont extraites du lot pour une photo de famille. Luigia, Elisabetta et Maria Locatelli. Elisabetta était rentrée en Italie où elle est décédée. Les deux autres, restées à La Vallée nous ont quittés en cette triste année 2020.

rents, malgré que beaucoup aient eu une vie rude que l'on a tenté d'esquisser, avaient quand même su prendre le temps d'être heureux.

1. Une vie ailleurs, avec une bonne partie des acteurs anciens bûcherons bergamasques de la région de

Brembilla.

2. Propos de Ernesto Carminati, décédé en 2020.

3. Un seul s'est habillé sélect, Umberto Valceschini (1928-2011).

4. Luigia Locatelli mariée Valceschini (1931-2020).

R.-J. Rochat

Hommage à la communauté bergamasque II - Au Poteau

Ils avaient travaillé longtemps du côté du Chenit, logeant tour à tour dans des barques ou dans des appartements à loyer modéré, quelque vieille maison des Piguet-Dessous. C'était devenu là-bas un peu le point de ralliement de toute cette communauté.

Et puis, pour des raisons que l'on ignore, ils étaient venus travailler à ce bout de La Vallée, en particulier dans les forêts du Petit Risoud.

Petit Risoud, précisons ce terme assez mal défini. Prenez le Poteau, et regardez contre la France. A votre gauche, du côté de la borne n° 103, vastes forêts montantes en direction du Grand Crêt, c'est le Petit Risoud, en opposition avec le Grand Risoud que l'on trouve essentiellement sur la commune du Chenit et dont la pente s'estompe à l'ouest. A votre droite, contre Vallorbe, c'est encore le Petit Risoud, mais on dit aussi le Crêt Cantin, en référence à une sommité pourtant sans aucune importance, altitude 1136 m, située sur l'alpage du Chalet des Plans.

Ils étaient à nouveau tous avec le statut de saisonniers. Ils travaillaient pour l'Etat de Vaud, donc il n'y avait aucune difficulté à loger dans une cabane appartenant à ce canton, celle du Poteau en particulier.

On se pose ici la question de savoir quand celle-ci fut construite. Si cela avait été pendant la dernière guerre mondiale, afin de loger les soldats qui patrouillaient dans cette zone clé de la frontière, en renfort du personnel des douanes, ou quelques années déjà avant ces tragiques événements?

Toujours est-il que la cabane n'est dotée d'aucune étoile! C'est un baraquement des plus primitifs, tout en bois, avec trois parties, l'une pour d'autres utilisateurs, le dortoir au milieu, et la cuisine, si l'on peut dire, côté est. Tout est au plus simple. Et les entre-saisons y sont rudes, quand il faut refaire du feu sitôt que l'on est rentré du travail en forêt. A cet égard on se demande comment procèdent nos bûcherons. Car on les sait sans véhicules, et il y a le matériel, pique-nique dans le sac à poil sur lequel on fixe aussi la serpe et la hache, tourneplot à te martyriser les clavicules, tronçonneuse qui vous fait son poids et vous arrache l'épaule quand vous la déplacez sur de longues distances. En plus l'huile et la benzine. Il est quasiment certain qu'ils laissent tout ce matériel sur place, caché sous des branches ou des écorces, sait-on jamais. Bien que le Petit-Risoud, et son fouillis de laisines, de pentes, de dépressions diverses, ne soit pas très couru, et que l'on n'y rencontre guère que quelques champignonnières à l'occasion, ou un douanier en inspection, plus bien entendu les gardes forestiers de l'Etat ou l'ingénieur. La distance à franchir, donne à vue de nez, peut-être de trois à quatre km. Il faut donc pas loin de trois quarts d'heure déjà pour se rendre sur place, avec une fatigue d'autant plus conséquente en fin de journée. C'est là un travail

rude, alors même qu'en plus les conditions atmosphériques peuvent être médiocres voire exécrables. Mais on le sait, ces hommes-là, ces Bergamasques, ils sont solides, malgré qu'ils ne soient d'aucune manière ces grands gaillards que l'on imagine, plutôt râblés, mais musculeux, et surtout endurants. La fatigue ne leur fait pas peur. Ils vous font des journées à vous tuer un homme ordinaire.

On est quand même content d'arriver à la fin du jour à la baraque. Mais jamais le repos n'est tout à fait complet, car on enchaîne même le travail de la semaine avec le samedi. Reste juste le dimanche où l'on procède à la lessive, pour enfin aller rejoindre, on le suppose, la civilisation et retrouver d'autres bûcherons ou manouvriers de la contrée. Et puis il y a aussi la messe du matin pour laquelle on se rend à la chapelle du Pont. Celle-ci a été construite en 1959.

Quelle rude vie que voilà. Cela décide enfin après des années de ce type d'habitat, les trois frères à faire appel à la mama qui jusque là est restée au pays.

La mama, veuve depuis des décennies, toute seule dans sa vieille maison de Cavaglia, comment refuserait-elle de venir en aide à ses fils? Elle répond à l'appel. Ainsi lors de la saison prochaine, elle ira avec eux. Ils feront le voyage tous ensemble. Et c'est elle désormais qui tiendra la maison, c'est-à-dire plutôt la cabane. Les conditions restent à peu près les mêmes, mais enfin, elle, restée dans celle-ci à faire le ménage, eux à se fixer désormais uniquement sur leur travail, la situation s'améliore. On est en famille en plus. On a une maman. Et l'on sait surtout que le soir, les lieux seront chauffés et accueillants et que le repas, souvent de la polenta, sera bientôt prêt. Avec en complément du sacré bon fromage que l'on est allé acheter à la laiterie des Charbonnières. Du vieux gruyère. Un quart ou un cinquième à la fois. Du deuxième choix. Que le père du soussigné réserve à ces Bergamasques. De bons gaillards et de super-clients pour liquider ces pièces qui ne vont pas trop bien. Et c'est donc un pas de géant vers une existence plus ou moins normale que l'on fait, afin d'oublier au plus vite celle de bagnard que l'on a connue jusqu'ici.

Les Bergamasques hantent la forêt du Petit Risoud. Ils y bûcheronnent à tout va. On entend la plainte aiguë et énervante des tronçonneuses. Et si l'on passe assez près du chantier, on surprend le grand cri qu'ils font avant que la plante ne commence à verser, et puis le bruit sourd et violent lorsque celle-ci s'abat sur le sol.

Ils abattent et pèlent. Vous avez déjà vu écorcer un tronc par un Bergamasque qui connaît son métier? C'est impressionnant. La hache, tant elle coupe, condition sine qua non

pour faire de la belle ouvrage, elle étincelle dans la lumière. Et puis vlan, elle longe le tronc et enlève une bande d'écorce longue de cinquante centimètres. Et ainsi de suite. Vlan, vlan, vlan. L'acier tinte parfois contre le bois, celui-ci se dénude, laisse à terre sa peau écaillée. On voit donc le blanc du tronc, et vite le rouge de l'aubier. Les branches ont été coupées précédemment, à la tronçonneuse. On l'entend, celle-ci, s'activant sur le dernier arbre abattu, et l'on perçoit le bruit de la hache sur le tronc mis à terre, dans les feuilles et la mousse.

On ne s'arrête que pour les neuf heures. Pas les dix heures, car l'on s'est levé tôt et l'appétit se creuse déjà au milieu de la matinée. Alors on s'assied sur une souche sur laquelle on a mis un sac de jute dont l'on se ceint parfois lorsque les arbres sont en sève, et que celle-ci, quand vous travaillez le tronc, vous gicle parfois au visage mais surtout au niveau de la ceinture. On ouvre le sac à poil. On sort le pain et le fromage. Un coup de rouge, déjà le matin? On n'en a pas idée. Admettons que non, que ce ne soit pas bon pour l'énergie, que ça vous coupe trop les jambes. On pèle un œuf. On mange sans rien dire. On a peut-être déjà tout dit, dans la cabane. On on se réserve pour le soir. Et puis l'on recommence jusqu'à midi où l'on se restaure à nouveau. Une petite pause peut-être quand il fait un peu chaud. Et puis ça recommence. Et le soir, on vous a son éreintée. On ne lève plus qu'à peine les jambes. On sent son dos, ses genoux, on a les mains pleines de poix. On rentre. Et l'on retrouve la mama!

C'est là leur vie. Une vie de famille simple au possible. Une vie que l'on accepte mieux quand même. Et puis l'on ne paie au moins pas de loyer. On est aussi pas très loin du chantier, tandis qu'autrement, il faudrait faire comment? Apprendre à conduire, s'acheter une voiture? On n'y pense pas. C'est trop compliqué. On fait dans la tradition d'autrefois.

Et les années passent. Jusqu'à ce jour où tout sera changé, parce que l'on a construit sa propre maison. Que l'on s'est établi. Dans l'un des villages de cette commune. Car cette dernière, elle a pris la relève de l'Etat. Elle avait besoin de bûcherons. Et des bons. Elle leur a fait des offres alléchantes pour le terrain. Et puis la commune, elle savait que ces futurs employés, qui seraient désormais accompagnés de leurs épouses, ils avaient tout plein d'enfants. Et que tous ceux-ci, toutes celles-là, car il y a surtout des filles, pourraient aider à remplir l'école! Bref, beaucoup d'avantages. A tel point que nos bûcherons, ils ont fini par accepter et rester ici. Et qu'ils ont fait souche. Et qu'ils ne repouseront jamais plus tard pour leur dernier sommeil en Italie comme ils l'avaient peut-être imaginé autrefois, quand ils n'avaient pas encore décidé de partir.

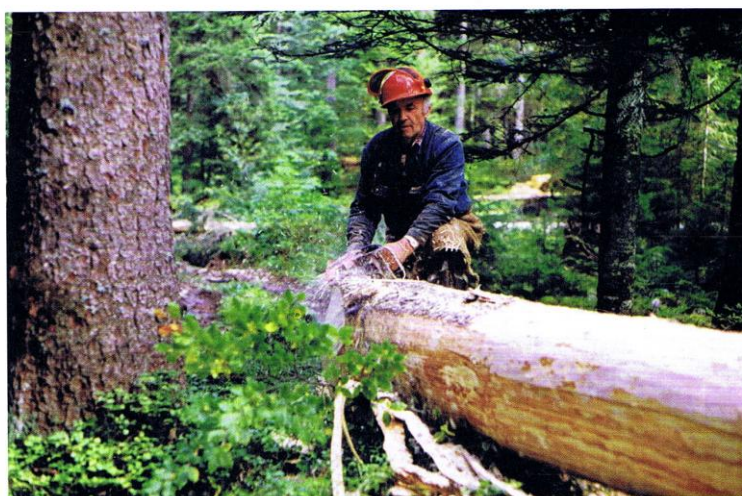
Car c'est ainsi, quand l'on n'est



Une bien mauvaise photo. La seule néanmoins qui puisse témoigner de cette époque du Poteau. Trois frères et une mère. Umberto, Giuseppe, Maria, Antonio Valceschini.



La pose des neuf heures est la bienvenue. Nous sommes au printemps. Les sapins sont en sève et permettent à une tierce personne – le photographe – de lever des sangles. Les sacs protègent les pantalons de la sève qui gicle à tout-va.



On écorce à la hache, au plumet ou directement à la tronçonneuse quand l'écorce est dure et irrégulière.

FAVJ du 11 février 2021.

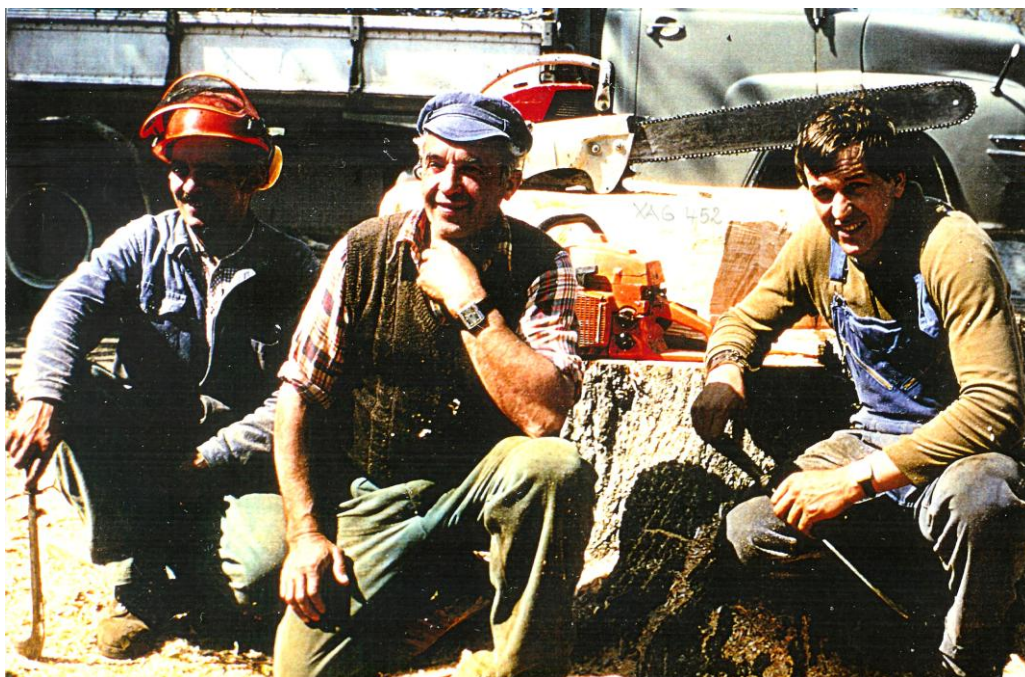


Tourne-plot prêt à rejoindre l'Italie.





Les Serpes Rinaldi, les meilleures et toujours en vente.



Quelques minutes pour aiguiser les tronçonneuses. Ernesto Carminati – Umberto Valceschini – Henri Golay.

